

Amour, Amitié...

Is this the place where you used to love ?

Is this the place that I've been dreaming of ?

Mon amour,

Oui, je sais, six mois déjà, six mois sans toi et pourtant, toujours cette chanson, notre chanson dont je t'offre cet extrait plus haut et ces deux mots entre nous, juste comme je commence cette lettre pour toi : *Mon amour*. Six mois déjà, six mois que tu es partie, six mois sans toi et c'est si long, six mois, c'est si long et c'est si court, en même temps.

Six mois sans te voir - comme tu l'avais tant voulu afin d'être sûre que notre histoire soit vraiment terminée, six mois sans se voir... Déjà six mois.

Je me suis réveillé ce matin, mon amour, seul dans mes draps coton/viscose made in Ikéa, oui tu sais celui avec des rayures bleues et blanches, celui qui allait si bien avec ton corps, ton bronzage et puis tes formes, celui où j'aimais tant te voir nue, allongée et enfin consentante - non, je plaisante. Désormais seul, je me suis étiré dans tous les sens comme un chat/homme ose enfin affronter le vide de son territoire et sa sinistre réalité. Jamais le lit, jamais notre lit même au plus fort de nos disputes et de nos différends, jamais ce lit ne m'avait paru aussi grand. Tous ces recoins, tous ces vides, un lit à deux places que nous avons acheté ensemble en prévision de nos nuits que l'on voulait folles – et elles le furent, enfin au début. Quand on se retrouve seul dans un lit comme celui-là, ma chérie, on se sent un tout petit peu présomptueux ; espérer, pour nous deux, que cette histoire durerait longtemps. Si longtemps... Tout le temps ? Quelle vanité que les hommes.

Ainsi donc ce matin je me suis étiré comme un chat solitaire, un chat qui a de la place, un chat qui ose prendre enfin ses aises, l'esprit encore un peu brumeux des bières de la veille et je me suis retourné vers ces six mois d'absence... Vertiges de l'amour à jamais disparus, jamais auparavant je n'aurais pu m'imaginer, mon amour, rester six mois sans te voir. Jamais. Mais je l'ai accomplie, ma traversée du désert - oh ! il y eut bien quelques

oasis dont je te parle plus loin - mais Dieu que parfois ce fut long. Et dur. Six mois sans te toucher, six mois sans la chaleur de ton corps, ton parfum entre les draps, la douceur de ta peau et tes yeux encore gonflés de sommeil quand ils me cherchent au petit matin et toi, toi qui viens te nicher près de moi, dans mes bras. Et moi, si heureux...

Si béatement heureux. Si simplement heureux. Enfin heureux quoi.

Six mois à me torturer le corps et le pur esprit, à me demander avec qui partages-tu ton ultime cigarette, tu sais, celle après l'amour - ou juste avant si on est pas trop impatients - le filtre encore tout taché de ton rouge à lèvres couleur sang, celui-là même qui vient épouser tes lèvres et puis les siennes, l'autre, celui avec qui désormais tu partages tout ton temps. Et toutes tes nuits, évidemment...

Lui, l'homme avec lequel tu m'as remplacé.

Oui, je te l'avoue, je me suis souvent demandé avec qui partageais-tu cette cigarette, tu sais celle juste avant de dormir, après l'amour, le corps et l'esprit enfin au repos, quand les peaux sont encore chaudes et moites, apaisées, et cette odeur, celle de ton corps, de tes cuisses, de tes cheveux... Je me le suis demandé jusqu'à en perdre la raison. Ah ! toutes ces nuits à me torturer, et avec qui, et quoi, et comment, et qu'est-ce qu'elle lui fait et lui aussi...

Et tu sais, mon amour, si, face à une rupture, les femmes se demandent souvent *pourquoi* ? les hommes, eux, je te le jure, se demandent toujours : *comment* ? Comment cela se passe entre eux, et qu'est-ce qu'ils font, surtout elle, et surtout toi, et avec lui, est-ce que c'est comme avec moi ?..

Et ça, tu vois, je l'ai enfin comprise, cette discordance fondamentale entre les hommes et les femmes : le comment et le pourquoi. Oui, toutes ces différences entre nous, je les ai enfin comprises et admises, ces différences, de celles qui opposent les hommes et les femmes, de celles qui nous réunissent parfois mais qui, finalement, finissent toujours par nous perdre. Et me laisser seul, et perdu, loin de toi.

Oh ! Je te rassure il y eut bien quelques aventures avec la gente féminine, deux ou trois pas plus et tu veux que je te dise, il y en a qui même m'ont trouvé beau. Oui, charmant, beau, touchant, moi, tu n'imagines même pas ?

C'est vrai, je le reconnais, quand on a été quitté et que l'on se retrouve seul face à son

miroir, au début on se sent si laid. Si moche. Pas beau quoi. Plus très attirant. Et bien pour elles, mes guerrières de passage, j'étais beau. Et ça m'a fait du bien, crois moi, de savoir que je plaisais encore un peu. Hé oui, des femmes m'ont de nouveau trouvé beau. Enfin... jusqu'au jour où parmi ces femmes, mes conquêtes de transition, il y en a eu certaines qui ont eu marre de me voir partir, comme ça, au petit matin, ou en pleine nuit, eh oui ! peur d'étouffer, peur de chialer devant elles alors je m'enfuyais, parfois sans un mot, comme ça et elles qui me soufflaient dans le dos... *espèce de salaud !*

Mais je n'étais pas un salaud, tu sais, non, j'étais juste un homme qui souffre. Et à la vérité, quand un homme souffre parce que sa femme l'a quitté, il y a toujours une autre femme qui doit souffrir. Comme une sorte de compensation naturelle, de réparation que l'on ne cherche même pas d'ailleurs et qui ne te satisfait pas non plus mais qui vient, comme ça, naturellement. C'est la vie, que veux-tu.

Un amour qui se termine, c'est terrible tu sais mais en fait il y a pire : c'est de ne jamais l'avoir rencontré.

Alors j'ai arrêté de me plaindre et je me suis remis à vivre. Doucement, difficilement, les gestes de tous les jours je les ai accomplis, même sans envie mais un geste en entraîne un autre, tu sais, et puis un autre et puis encore un autre et à la fin, on se remet à vivre. Voilà, c'était ça ma recette, mon amour, pas terrible certes mais efficace, avec le temps.

Donc je me suis réveillé ce matin et juste le rituel habituel : une douche, seul bien sûr, un petit déjeuner avalé face aux grands arbres de la baie vitrée et puis s'habiller et puis aller travailler. Voilà, rien de bien excitant je te l'accorde mais bon, la matinée s'est ainsi passée, vite, moi trop occupé à bosser pour penser à autre chose.

Les dossiers d'assurance, mon amour, ça ne paraît pas mais c'est drôlement efficace quand tu veux t'immerger, quand tu veux ne plus penser à l'autre et ne plus la maudire - ne plus TE maudire. Et ainsi ne plus souffrir.

Midi, je suis allé manger avec les collègues. Je ne me souviens plus du menu tu vois mais je me souviens par contre de m'être de nouveau intéressé à leurs conversations, foot, boulot, politique et même, tiens-toi bien, même que l'on a parlé femmes. Hé oui, eux les collègues, eux qui savaient si bien mon chagrin et ma douleur et évitaient devant moi de parler de toi, et des femmes, et bien aujourd'hui, avec eux j'ai pu enfin parler de tout. Et

des femmes, aussi, voilà ; ça faisait si longtemps. Bon. Une fois mangé je suis retourné au travail et je me suis défoncé toute l'après-midi, tu aurais vu ça, appels téléphoniques, relances, facturation, conclusion de contrats, ça n'arrêtait pas, moi de nouveau intéressé, moi de nouveau et enfin de retour dans la mêlée.

Fin de journée. Avec trois potes nous avons été à l'Estrella, tu sais, le café du boulevard Jean Jaurès, celui qui monte aux jardins de La Fontaine, celui où nous nous retrouvions en fin de journée quand il faisait encore beau, souviens toi... D'ailleurs, dans tous mes souvenirs avec toi, enfin surtout ceux du début, dès que je les revois, il y a toujours du soleil dans ces moments là. Avec mes potes on a bu quelques bières, mangé des tapas, rien de bien original, un moment tout simple mais agréable, finalement. On a discuté, rigolé, bref, juste un moment entre hommes. Puis chacun s'en est allé, qui vers son couple et sa famille, d'autres vers leur solitude et moi, je suis allé me balader aux jardins La Fontaine. Il faisait beau, je ne pensais à rien, pas d'angoisse devant le jour qui tombe, pas d'angoisse devant la soirée qui s'annonce en solitaire, juste le plaisir de respirer et de marcher, de voir de nouveau la vie qui s'active autour de moi.

Puis je suis rentré dans ce qu'il convient, désormais, d'appeler *mon chez moi*.

Et là, quand je suis rentré dans le salon, face aux grands arbres qui s'éventent de l'autre côté de la baie vitrée, tuteurs rassurants de ma vie qui au fond ne s'est jamais vraiment arrêtée, je me suis aperçu d'une chose, une chose si énorme, si inattendue, si incroyable que jamais, mon amour, jamais je ne l'aurais cru possible : de toute la journée, mon amour, tu m'entends, de toute la journée, pas une seule fois je n'avais pensé à toi. Pas une seule fois je m'étais tourmenté et demandé, et comment, et pourquoi, et avec qui, et que font-ils et combien de fois et... Quoi ? Rien, pas une seule fois mes pensées m'avaient emmené vers toi. Pas une seule fois.

Et je me suis rendu compte, à ce moment là, que le pire, mon amour, le pire de tout ça, le plus terrible, ce n'est pas que tu m'aies quitté, non, le pire c'est que je t'avais enfin oublié.

Voilà, c'était ça ce que je voulais te dire.

Oh ! Rassure-toi, nous nous reverrons, j'en suis sûr, mon amour, mais oui nous nous reverrons dans une de ces soirées où nous étions régulièrement invités, avant, quand nous étions encore ensemble. Tu sais ces soirées vaguement chiantes, terriblement longues et

ennuyeuses, style soirées de l'ambassadeur. Et nous nous croiserons, toi accompagné du bellâtre de service, celui qui m'a succédé, et moi aux bras d'une vague conquête, une femme entre deux âges, une femme entre deux eaux, une femme entre deux amours, une femme qui veut croire encore que tout n'est pas joué. Une femme tentée par l'aventure avec un quadra encore vert. Encore touchant. C'est-à-dire, moi.

Nos amours transitoires se salueront, tous les deux étonnés de voir enfin devant eux, l'autre, celui ou celle - toi et moi donc - celui et celle dont l'absence a tant fait bouger les choses... Les choses de la vie. Celui et celle d'avant dont, d'une façon ou d'une autre et j'aime à y croire, dont le souvenir hante encore nos draps respectifs. Ils se diront bonjour, l'homme et la femme de transition, et nous, nous nous regarderons. Toi, toujours aussi belle et moi, et bien toujours moi, tel que tu m'aimais, avant.

Et nous nous ferons la bise. Non mais tu imagines ! Nous, se faire la bise, après tout ce que l'on a connu, nos étreintes, notre passion, nous qui avons tout échangé, même l'essentiel de nos mycoses. Oui, je sais, je plaisante, mais l'humour c'est encore un bon rempart contre l'émotion, l'émotion qui me submerge quand... toi et ton odeur, toi et ton parfum, toi et ta peau juste comme je me penche sur toi. Et ma bouche glissera négligemment dans ton cou. Et toi, tu me souriras, un peu gênée mais pas trop quand même et tu me souffleras, *mais monsieur, allons, vous êtes fou...*

Et moi, je te murmurerais à mon tour, toujours dans ton cou, *mais madame ce n'est rien, c'est juste un petit air d'y revenez'y, un ultime rendez-vous*. Et la soirée se déroulera, ni plus ni moins ennuyeuse qu'une autre soirée. Nous ne mangerons pas ensemble, non, tous les deux face à face à la même table, seuls parmi les autres - les invités - non, nos histoires ne sont juste que des histoires, de simples histoires, ici pas de cette rondeur romanesque qui nous auraient mis ainsi face à face.

Non, pas à la même table, mon amour, mais, sans être ensemble, nous ne serons quand même pas loin l'un de l'autre. Toi, assise à une table face à la mienne, et moi, attablé juste derrière. Et le repas se passera, comme ça, nous parlerons, discuterons avec nos voisins, rigolerons, compatirons de concert, nous intéressant quand il le faut, comme il le faut et nous serons présents, et ce sera bien comme cela.

Et puis, vers la fin du repas, juste avant de nous séparer, une nouvelle fois - une dernière

fois ?- sans le vouloir vraiment nous nous regarderons. Oh, un simple regard, juste ça et tu me souriras. Et moi aussi, je te sourirais. Petit sourire si doux, petit sourire quand même un peu triste. Et à ce moment là, à ce moment là seulement, mon amour, nous mesurons alors toute la distance, ce gouffre immense qui sépare l'ami de l'amant.

Voilà mon amour, voilà tout ce que je voulais te dire.

Oh ! Si, encore un mot. Si au début de notre relation quand les sentiments sont encore si forts et la passion exacerbée, si par un geste ou un mot déplacé j'eusse mérité ton courroux, toi perdu dans un de ces moments de passion que j'ai si bien connu chez toi, tu aurais alors saisi un objet contondant et pointu. Et, au plus fort de ta colère, tu me l'aurais planté là, dans le cou, et alors... Alors je me serai retrouvé allongé à tes pieds, le corps en sang et méritant sans aucun doute cette épitaphe qui a traversé le temps : il est plus grand mort allongé que debout. Et tu te serais jeté à genoux, mon amour, à genoux devant moi, devant mon corps où la vie s'en va par petits bouts. Tu aurais pleuré sans aucun doute, me suppliant de te pardonner, de rester encore en vie. Et moi, devant ton si beau visage tout émotionné, si malheureux et si meurtri, je crois bien que, dans un dernier sourire, mon dernier souffle, je t'aurais alors dit : Merci.

Voilà, je t'ai tout dit, tout révélé, tout raconté, tout dévoilé. Que restera-t-il de nous, dans un jour, dans un an, dans dix ans, pour toujours ?

Aurais-je encore le droit de poser ma joue sur ton ventre ? Aurais-je encore le droit d'embrasser ta peau avec ma peau ? Hein, dis-moi ? Mais surtout, surtout ne m'oublie pas, t'entends, ne m'oublie pas... Non, ne m'oublie pas. Ne m'oublie pas !

Pour finir, moi, tout ce que je voulais c'est qu'on s'aime bien et puis qu'on se touche. Moi, tout ce que je voulais, c'est que tu m'aimes bien et puis que tu me touches.

Je suis si fatigué, mon amour, si tu savais, si fatigué.

A toi.